

L'Ouest canadien dans l'œuvre de Maurice Genevoix : structuration sémantique d'un projet esthétique?

Pierre-Yves Mocquais

Numéro 4, 1994

Le français, langue maternelle, en milieu minoritaire (suite et fin), de
quelques auteurs, les centres de recherche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004479ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004479ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mocquais, P.-Y. (1994). L'Ouest canadien dans l'œuvre de Maurice Genevoix :
structuration sémantique d'un projet esthétique? *Francophonies d'Amérique*,
(4), 85–96. <https://doi.org/10.7202/1004479ar>

L'OUEST CANADIEN DANS L'ŒUVRE DE
MAURICE GENEVOIX :
STRUCTURATION SÉMANTIQUE
D'UN PROJET ESTHÉTIQUE?

Pierre-Yves Mocquais
Université de Regina

Parmi les Français qui écrivirent sur le Canada ou dont certains romans se passent au Canada, on oublie généralement Maurice Genevoix. Peut-être d'ailleurs à juste titre car, après tout, Maurice Genevoix est mieux connu pour ses descriptions de cette région au sud de la Loire appelée la Sologne que pour celles des montagnes Rocheuses. *Rémi des Rauches* (1922), *Raboliot* (pour lequel il reçut le prix Goncourt en 1925), le *Roman de Renard* (1958) et les *Bestiaires* (1969) sont parmi les œuvres les plus célèbres de cet écrivain prolifique, élu à l'Académie française en 1946 et secrétaire perpétuel de 1958 à 1974.

C'est au cours des années trente que Maurice Genevoix, « grand voyageur sur le tard, [sa] quarantième année révolue¹ », comme il le dit lui-même, fit un séjour de plusieurs mois au Canada. Fin mars 1939, il arrivait au Québec et, en juin de la même année, il visitait les Rocheuses et la Colombie-Britannique. Deux jours à Banff (du 5 au 7 juin), deux jours au lac Louise (les 7 et 8 juin), deux jours à Yoho (les 9 et 10 juin) et sept jours à Jasper et Elk Island (du 16 au 22 juin), après une incursion d'une semaine à Vancouver, le séjour de Maurice Genevoix dans les Rocheuses fut donc limité et de nature touristique ainsi qu'en témoigne son « carnet de route écrit à la veille de la guerre, pendant un séjour de plusieurs mois au Canada² » et publié en 1943 sous le titre de *Canada*. De ce périple à travers le continent, outre *Canada*, naquirent plusieurs ouvrages, romans et contes : *Laframboise et Bellehumeur* (1942), *Éva Charlebois* (1944) ainsi que trois contes, *Le Lac fou*, *Le Cougar de Tonquin Valley* et *Le Nid du condor*. De ces cinq œuvres, deux se déroulent au Québec (*Laframboise et Bellehumeur* ainsi que *Le Lac fou*) et les trois autres, dans les Rocheuses. Si l'on ajoute à ces trois œuvres les 62 pages de *Canada* consacrées aux Rocheuses (contre 44 aux « Villes de l'Est » et 67 aux « Prome-

nades en France canadienne»), on admettra volontiers que les Rocheuses ont laissé à l'auteur une impression durable :

Aujourd'hui, dans le recul des jours, le choc des premières semaines depuis longtemps amorti, mon sentiment n'est que mieux affermi d'avoir embrassé de mes yeux, ce matin-là [de son arrivée au *Spring's Hotel* de Banff] pour la première fois et désormais chaque jour des deux semaines que j'allais vivre dans les Rocheuses, les plus beaux paysages que notre monde puisse nous offrir. [...] J'avais là, dès l'abord et d'un coup, presque tous les thèmes des Rocheuses : l'eau vivante et bruissante, son abondance, sa pureté glaciaire; la forêt de spruces serrés, impénétrables, dont la frange supérieure, festonnant au loin des monts, s'arrêtait net sur une même ligne; l'âpreté sauvage de la roche, la puissance de sa masse énorme sous la délicatesse des nuances les plus ravissantes; et la neige, la neige au bord du ciel, dans le ciel même, éblouissement dans sa lumière [...] le foisonnement de la vie animale, à peine secrète, à peine dérobée...³

Cette fascination pour les Rocheuses découle des paysages mêmes de cette région, de la beauté et de la grandeur de la nature. Maurice Genevoix ne fut-il pas célébré par ses contemporains comme le « chantre de la nature, de ses beautés visibles et de ses secrets bien gardés⁴»!

La caractérisation de l'Ouest canadien

La fascination de Genevoix pour la nature pose la question de la caractérisation de l'Ouest canadien dans les œuvres « canadiennes » de l'auteur. Gérard Spiteri, rédacteur en chef adjoint des *Nouvelles littéraires*, écrit :

Maurice Genevoix [...] a su célébrer, au moyen d'un vocabulaire précis, inhérent à la région de l'Orléanais et de la Sologne, soutenu par un ton intimiste, l'alliance de l'homme avec les eaux libres, les animaux de la forêt, les différentes espèces d'oiseaux, et son accord avec les nuances du paysage...⁵

Si le vocabulaire qui célèbre la Sologne est « inhérent » à cette région, comme l'affirme Spiteri, la description de la riche nature des Rocheuses ne serait-elle qu'une transposition exotique de la réalité solognote ou, au contraire, ses œuvres « de l'Ouest canadien » font-elles montre d'une structuration tant thématique que sémantique qui serait le reflet de l'homogénéité qui existerait entre la perception que Genevoix eut de l'Ouest canadien et son écriture?

Dès la première lecture d'*Éva Charlebois*, il semble que le texte de Genevoix, surtout en ce qui a trait à la caractérisation de l'Ouest canadien, n'évite pas le piège de l'exotisme. Paradoxalement, pourrait-on dire, puisqu'il s'agit là des éléments du texte qui sont censés véhiculer la vraisemblance, cet exotisme se manifeste dans l'utilisation d'un certain nombre de procédés de veridiction, qu'il s'agisse des phénomènes d'ancrage historique tel que Greimas et Courtès le définissent⁶ ou de marques relevant du contexte

linguistique (embrayeurs⁷ et opérateurs) ou encore du contexte sémantique (vocabulaire).

Structuration thématique : les procédés d'ancrage historique

Situons tout d'abord le cadre et les protagonistes du récit : Éva Charlebois est une jeune orpheline de la rive nord du Saint-Laurent (Saint-Urbain); dans le restaurant où elle travaille à Québec, elle rencontre un jeune Ontarien nommé Reuben Jackson et l'épouse; le couple s'installe dans les Rocheuses où Reuben devient guide de montagne; le Québec manque à Éva qui est attirée par Antonio, un jeune Québécois de passage; cependant quand Reuben se tue en montagne, elle décide de rester dans les Rocheuses.

Les procédés d'ancrage historique utilisés dans *Éva Charlebois* ne sont pas particuliers à ce roman. Il y en a trois : la toponymie⁸, la chrononymie⁹ et l'anthroponymie¹⁰.

Les renvois toponymiques sont abondants dans *Éva Charlebois*, qu'il s'agisse d'indications de distances parcourues ou à parcourir, ou qu'il s'agisse des noms de lieux dont la variété est censée conférer au récit son authenticité : Saint-Urbain, Saint-Avit, Rivière-du-Loup (d'où vient Margot, l'amie d'Éva), Lévis, les Mille-Îles, Kingston, Winnipeg, Banff, lac Louise, Yoho, la Kicking Horse River, le glacier Athabasca, etc.

Il en va de même de la chrononymie. Le lecteur apprend ainsi qu'en une journée dans une « Plymouth, à pleins gaz sur le ciment¹¹ » (p. 19), on peut effectuer le parcours suivant : « On descendrait l'estuaire vers la Saguenay [sic], par Sainte-Anne de Beaupré, Murray Bay. On s'arrêterait à Saint-Avit. On pourrait revenir par le Parc des Laurentides » (p. 19).

Finalement, les noms des personnages ne prêtent guère à confusion. L'anthroponymie se veut résolument québécoise, du moins selon l'image d'Épinal qu'un Français en villégiature peut en avoir : Éva Charlebois, Margot Lachance, Antonio Cloutier, l'abbé Roy, Marie Masson. Si les personnages ne sont pas canadiens-français, ils sont anglo-saxons : Reuben Jackson, Randolph Cordy, Percy Allen, Georgie Smith, Ruby McLittle. La réalité ethnique canadienne est réduite aux deux peuples fondateurs. La composante aborigène n'apparaît que brièvement sous les traits de Charlie, un métis, « sorte de monstre, louche et dangereux » (p. 51) et les communautés allemandes, scandinaves, ukrainiennes, doukhobors, huttérites ou mennonites, si généreusement évoquées par Gabrielle Roy dans *Fragiles Lumières de la terre* ou *Un jardin au bout du monde*, sont totalement passées sous silence dans *Éva Charlebois*.

L'effet de couleur locale ne tient cependant pas tant dans l'utilisation somme toute ordinaire de ces trois procédés d'ancrage historique que dans la combinaison de ces marques de la véridiction avec d'autres marques qui, par leur surabondance et leur nature même, finissent par saper la cohérence de l'œuvre entière plutôt que de la renforcer, et détruisent l'effet de sens « réalité » au lieu d'y contribuer.

Lieux communs et clichés thématiques

La première de ces marques consiste en une variété de lieux communs dont la perle est sans doute le suivant (il s'agit d'Éva maintenant installée dans les Rocheuses): « Canadienne, elle ne redoutait pas le froid » (p. 65). La série de poncifs la plus remarquable du roman tient toutefois dans les préjugés raciaux implicites et explicites qui se dégagent du texte. Si Canadiens français et Anglais paraissent vivre en harmonie, encore faut-il que ce voisinage respecte certaines normes bien établies et ne dépasse pas certaines bornes. Ainsi Éva se rend-elle compte rapidement, avant même son arrivée dans les Rocheuses, que son mariage avec Reuben Jackson est une erreur. Mais Éva bénéficie de circonstances atténuantes qui expliquent son geste: elle est orpheline et seule. De surcroît, ainsi que le narrateur le laisse entendre, elle est femme, donc influençable! Par contre, Antonio Cloutier, qu'Éva rencontre à Field où elle demeure avec Reuben, sait qu'il appartient au Québec et qu'il y retournera pour se marier. « Je préfère une fille française », dit-il à Éva, avant d'évoquer lyriquement « les labours du printemps, la sève sucrée que saignent les érables, le chant des coqs dans les cours; et la petite école du rang où l'on allait en troupe joyeuse » (p. 87).

Si le mariage entre Éva et Reuben se trouve voué à l'échec, la condamnation du mariage mixte tient ici davantage à des préjugés fréquents à l'époque à laquelle écrivait Maurice Genevoix, qu'à une prise de position, fruit d'une réflexion idéologique soutenue comme celle qui figure dans *L'Appel de la race* du chanoine Lionel Groulx. Chez Groulx, en effet, le mariage mixte est à l'origine de la décadence, sinon de la dégénérescence de la race française qui, pour conserver sa force spirituelle et sa dynamique robustesse physique, doit rester pure. Le sujet de *L'Appel de la race* est bien de démontrer les méfaits du mariage mixte sur l'avenir du Québec et de la foi catholique, alors que les commentaires de Maurice Genevoix sont de nature beaucoup plus anecdotique. En fait, chacune des deux races, française et anglaise, clairement définies et établies dans leur histoire et leur territorialité respectives, se partagent l'aménité du narrateur. Par contre, il n'en est pas de même de Charlie qui est, dans *Éva Charlebois*, le prototype du mal avec tous les lieux communs qui s'y rattachent:

Éva n'aimait pas ce Charlie. Il l'inquiétait comme une sorte de monstre, louche et dangereux. C'était presque un géant. On eût pu croire que s'étaient mêlés dans ses veines les sangs de toutes les races de l'Ouest: des cheveux crépelés du mulâtre, un teint cuivré d'Indien, des yeux obliques et bridés d'Asiates... (p. 50-51)

« Sorte de monstre », Charlie ne l'est pas tant parce qu'il n'est ni français ni anglais que parce qu'il est indéfinissable, inclassable, un mélange de races, par conséquent « louche et dangereux ». Le dégoût d'Éva pour Charlie n'en est donc que plus « naturel »:

Deux mains épaisses, dont elle [Éva] sentit la chaleur moite à travers l'étoffe de sa robe, appuyaient sur le haut de ses bras, ne les quittaient que trop lentement, avec un frôlement qui traînait. Elle se dégagea d'une secousse, sans un mot, écœurée d'avoir vu si près d'elle cette peau huileuse, ces yeux bridés où luisait une flamme trouble. (p. 55)

Charlie doit être évacué du texte après l'avoir été de la réalité ethnique acceptable de l'Ouest. Renvoyé par le patron de l'hôtel où Éva travaille aussi, Charlie y est remplacé par Antonio le Québécois. Rien ne va donc plus troubler l'ordre socio-ethnique ainsi aseptisé. À cette harmonie tout artificielle correspondra celle de la nature.

À ces clichés thématiques s'en ajoutent d'autres tout aussi visibles, telle l'utilisation d'un vocabulaire « couleur locale ». Dans la première partie du texte qui se déroule au Québec, les dialogues des personnages sont ponctués d'expressions régionales. Ainsi, lorsque Raoul entre dans le restaurant dans lequel Éva travaille comme serveuse, il s'exclame : « Baptême! c'est rudement beau icitte » (p. 15). Ce qui n'empêche pas Raoul de s'exprimer, ailleurs, comme un habitant des bords de la Loire! Dans les trois autres parties du roman qui se déroulent dans les Rocheuses, le texte est parsemé de mots anglais. Une maison devient un « home »; une épinette, un « spruce »; une chute de glace dans un glacier, un « ice fall »; on passe « des heures dans la solitude à regarder les jeux des chipmunks, le travail des castors dans les creeks » (p. 49); et dans les trains qui s'arrêtent journellement à Field, il y a « les mulâtres des sleepings » (p. 50) et « les stewards des dining-cars » (p. 50), ce qui rend parfois le texte à la limite de l'intelligible pour le lecteur qui ne possède pas une connaissance suffisante de l'anglais.

Cependant, si l'impression de « flottement » que donne le texte de Genevoix tient en partie à l'accumulation de lieux communs, c'est surtout par l'étude des marques relevant du contexte linguistique ainsi que par l'étude des différents champs sémantiques qui participent à la caractérisation de l'Ouest, que se révèle le parti pris esthétique de l'auteur.

Les Rocheuses... au bord de la Loire!

Publié vingt-deux ans après *Rémi des Rauches*, et à la suite d'expériences totalement différentes, *Éva Charlebois* offre de troublantes similarités avec le premier roman de l'auteur. Il ne s'agit toutefois pas d'un hasard ou d'une quelconque insuffisance littéraire dont le système sémantique serait la marque. Dans les descriptions somptueuses qu'il effectue des bords de la Loire, tout comme des bords du Saint-Laurent ou de la Kicking Horse River, c'est en fait un état d'âme face à la nature qu'évoque Genevoix plutôt que la nature elle-même. Dans les deux textes, adjectifs et adverbes appréciatifs contribuent à produire un effet de réel, à donner au lecteur une impression de réalité, de vécu. En tant qu'outils d'embayage, ces adjectifs ramènent le lecteur à la dimension symbolique du texte, à l'imaginaire de Gene-

voix : nous voyons les Rocheuses par les yeux de l'auteur et c'est précisément cette organisation du texte, davantage qu'une description de nature documentaire, qui est censée lui conférer une dimension de vécu et d'authenticité.

Soit les énoncés suivants¹²:

1. La rivière, à demi libérée de ses glaces, recommençait à bruire faiblement dans le silence de la vallée. (*É.C.*, p. 71)
2. Elle roulait des eaux d'un vert livide que le gel engourdisait à demi. De temps en temps un amas de glace poreuse, de la même teinte que les eaux, montait du fond comme une bouée légère, et s'étalait à la surface dans un grésillement de bulles d'air. Le long des rives passaient de lents glaçons, ceints d'un bourrelet neigeux, éblouissant. Ils raclaient les pierres de l'enrochement avec un bruit de soie lourde qu'on froisse... (*R.R.*, p. 65)
3. ... sur les énormes eaux livides [...] les ferry-boats, courts et trapus, s'avançaient à travers les glaçons. Au choc puissant de leur étrave, des fissures serpentaient dans les trains agglomérés. Ils s'ouvraient, lentement tournoyants, dérivait de part et d'autre de la coque avec un long chuintement soyeux. (*É.C.*, p. 10)
4. La rivière, transparente encore, prenait une pâleur froide et pure. Elle accourait vers eux, rapide, des profondeurs de sa vallée, jaillissait, nue et blême, d'un lointain couleur de cendre... (*É.C.*, p. 57)
5. L'eau coulait à leurs pieds, d'un admirable bleu turquoise que mordaient les reflets du couchant. (*É.C.*, p. 87)
6. ... le ciel et les eaux d'ambre vert qui se mêlaient au couchant mauve et gris [...] L'ample rivière coulait, sans un frisson, sans une moire. (*R.R.*, p. 49-50)
7. La brume venait de se déchirer d'un seul coup. Elle montait en s'effilochant le long des roches colossales, fauves, grises, verdâtres, par endroits bleuies d'ombres profondes. [...] En une minute la forêt apparut, d'un bleu intense et velouté. Et déjà le dais pâle des nuages était plus haut, s'illuminait, découvrait de nouveau la roche au-dessus de la forêt. Le soleil matinal atteignait ses flancs abrupts, les mordorait de gris roses et changeants. (*É.C.*, p. 43)
8. Le soleil s'abaissait, rose vif, derrière des ramures violâtres. Sur l'autre rive, le val se couvrait d'une brume pâle au-dessus de laquelle, ça et là, quelques pins maritimes étalaient leurs cimes noires. (*R.R.*, p. 67)

D'un roman à l'autre, de *Rémi des Rauches*, à *Éva Charlebois*, de la description de la Loire à celle du Saint-Laurent et à celle du Kicking Horse River, on retrouve les mêmes procédés d'embranchement : les mêmes embrayeurs (adjectifs et adverbes appréciatifs), les mêmes images, les mêmes métaphores, à tel point qu'il devient virtuellement impossible de distinguer, par ces descriptions, un cours d'eau de l'autre. Déficience de la structuration sémantique? Non, sans doute, car c'est avant tout une vision éminemment personnelle et intériorisée qu'évoque Genevoix dans les deux cas. Il ne peut

s'agir d'une dichotomie entre la réalité décrite et l'écriture pour la simple raison que Genevoix décrit moins qu'il n'évoque ses souvenirs, s'attache moins à une fidélité photographique qu'à l'harmonie de la composition.

Structuration sémantique

C'est dans *Sémantique structurale* que Greimas développe sa méthode d'analyse sémantique¹³. De manière plus précise, Greimas élabore une procédure de description et de construction du modèle sémique d'un texte donné, fondée sur les procédés de réduction et de structuration, qui permettent de déterminer le degré de cohérence sémantique d'un texte¹⁴. Ainsi, dans l'œuvre « manitobaine » de Gabrielle Roy que nous citerons à titre d'exemple, le niveau de structuration sémantique est élevé, ce qui confère une profonde cohérence au texte régien¹⁵.

Dans *La Petite Poule d'eau*, *La Montagne secrète*, *La Route d'Altamont* et *Un jardin au bout du monde*, l'évocation de l'Ouest canadien se résume à celle de la prairie (le terme *prairie* étant utilisé ici de manière générique). Cette prairie est au centre de tout et occupe tout l'espace thématique aussi bien que sémantique. C'est ainsi que dans les œuvres de Gabrielle Roy citées ci-dessus, les lexèmes *prairie* et *plaine* forment, dans leur relation textuelle avec les autres unités lexicales, un système de structuration d'une extrême rigueur. Par structuration, il faut entendre la récurrence systématique ou quasi systématique, tant au niveau dénotatif qu'au niveau connotatif, de lexèmes qui appartiennent aux micro-systèmes ou champs lexicaux des termes repères *plaine* et *prairie*.

Ainsi, en utilisant comme point de départ les définitions de *prairie* et de *plaine* données par le *Petit Robert*, un relevé des unités lexicales dans ces œuvres permet deux types de classification. Tout d'abord, une classification des unités sémiques en fonction de deux paradigmes de co-occurrence : l'un, à dominante métaphorique, de l'*absence*; l'autre de la *vastitude*. En second lieu, une classification des lexèmes *plaine* et *prairie* en fonction des opérateurs qui les gouvernent, l'article indéfini *une* d'une part, l'article défini *la* et l'adjectif démonstratif *cette* d'autre part. *Une* est un opérateur qui sélectionne le sens lexical de l'occurrence. *La* et *cette* sont par contre des opérateurs qui sélectionnent l'acception du lexème *plaine* qui, par là, adopte le sème *prairie* au sens de « steppes de l'Amérique du Nord ». Une telle analyse permet de constater que le lexème *plaine* est utilisé systématiquement alors que le lexème *prairie* est réservé à des cas particuliers (« poules de prairies », par exemple). Ce qui signifie, en d'autres termes, que la rigoureuse cohérence sémantique dont font montre les textes de Gabrielle Roy est atteinte en donnant au mot *plaine* un sème supplémentaire, celui de *prairie* au sens de « steppes de l'Amérique du Nord ». C'est cette structuration qui, d'une part, donne aux textes de Gabrielle Roy leur densité, leur précision et leur unité et, d'autre part, communique le plus efficacement au lecteur, l'amour de l'auteur pour les vastes étendues de l'Ouest canadien.

Fermons maintenant cette parenthèse néanmoins nécessaire et revenons à Maurice Genevoix et à *Éva Charlebois*. Le premier exemple sur lequel nous aimerions nous attarder concerne, comme dans l'œuvre de Gabrielle Roy précédemment citée, les lexèmes *prairie* et *plaine*. Soit les énoncés suivants (p. 41): 1. Winnipeg, étalée tout à plat dans une plaine/ 2. savanes immenses/ 3. le ciel, la plaine étaient si vastes que les orages y semblaient perdus/ 4. l'étendue/ 5. surgie au hasard dans la plaine [...] une ville de planche et de tôle/ 6. la prairie recommençait, immuable et verte dans l'immense cercle des horizons.

Le *Petit Robert* donne les définitions suivantes du mot *prairie*:

1. Surface couverte de plantes herbacées qui fournit du fourrage au bétail (synonyme: pré).
2. Les Prairies — vastes steppes de l'Amérique du Nord (Far West).

Et la définition suivante du mot *plaine*:

étendue de pays plat ou faiblement ondulé généralement assez vaste et moins élevé que les pays environnants (renvois: plaine steppique — v. steppe, pampa // plaine glacée — v. tundra).

L'examen de ces énoncés permet plusieurs constatations. Premièrement, les unités sémiques sont dominées par deux paradigmes de co-occurrence, le premier de la *vastitude*, le second de la *solitude*. Deuxièmement, les lexèmes *plaine* et *prairie* sont interchangeable, ce qui signifie que le texte donne au mot *plaine* le sémème supplémentaire de *prairie* au sens [2] de la définition du *Petit Robert*. Encore faut-il remarquer que la majuscule n'est jamais utilisée. Troisièmement, la présence du mot *savanes* (« association herbeuse des régions tropicales, vaste prairie pauvre en arbres et en fleurs, fréquentée par de nombreux animaux », selon le *Petit Robert*) pose un problème de classement et de cohérence. En effet, en acquérant le sémème supplémentaire de « vastes steppes de l'Amérique du Nord » qui est propre au mot *prairie*, le mot *plaine*, dont les renvois sont « plaine steppique » et « plaine glacée », contribue à l'établissement d'une structuration sémantique cohérente. Or si la définition de *savane* renvoie à une « vaste prairie », l'élément fondamental de la savane est sa spécificité tropicale. La cohérence sémantique se trouve donc détruite par l'intrusion de ce seul lexème.

Certes, Gabrielle Roy utilise, elle aussi, le terme *savane*. Mais encore ne l'emploie-t-elle que rarement (sept fois au singulier et quatre fois au pluriel dans toute son œuvre manitobaine) et, contrairement à Genevoix, que dans un contexte sémantique très particulier qui ne renvoie aucunement à la Prairie ou aux vastes plaines, mais à des « terres mauvaises » (*Rue Deschambault*, p. 142), à la « savane du Nord » manitobain (*Fragiles Lumières de la terre*, p. 112), correspondant à l'acception strictement canadienne du terme *savane*: « terrain marécageux humide » (*Dictionnaire du français plus*).

À ce troisième élément, nous pourrions en ajouter un quatrième qui, lui, concerne l'emploi des opérateurs. Dans l'exemple 1, l'utilisation de l'article indéfini *une* confère au mot *plaine* un sens différent de *plaine* tel qu'utilisé avec un article défini, dans les exemples 3 et 5. Dans le premier cas (exemple 1), *plaine* correspond à la définition du *Petit Robert*, alors que dans l'autre cas (exemples 3 et 5), *plaine* est nanti d'un sémème supplémentaire, celui de *prairie* au sens [2] de la définition du *Petit Robert*.

Le deuxième et dernier exemple que nous voudrions citer concerne la description des Rocheuses. Soit les énoncés suivants :

1. roches colossales
2. l'énormité de ces murailles
3. la façon dont elles se haussaient, grandissaient
4. les dentelures des cimes immaculées
5. une frange aiguë, éblouissante, qui déroulait dans la lumière sa pureté blanche
6. le déroulement des chaînes enneigées
7. splendeurs sauvages
8. le sortilège des Rocheuses
9. la magie des Rocheuses
10. la ronde calotte neigeuse dont le dôme, dès quatre heures du soir, allongait son ombre énorme sur la station et la rivière
11. les grands monts debout dans le ciel
12. la dent aiguë de Field et son épaule immaculée
13. les dominant tous de son dôme blanc [...] le « vieux Stephen », souverain de la vallée
14. les monts énormes
15. leurs flancs
16. [le] flanc des murailles rocheuses
17. mur monstrueux
18. une chaîne de monts entièrement neigeux soulevait ses dômes et ses pointes
19. [les] grands monts [...] leurs silhouettes énormes, la dent aiguë de Field, le dôme du vieux Stephen

Contrairement au précédent (*plaine/prairie*), ce relevé montre une indéniable structuration sémantique. Plusieurs paradigmes de co-occurrence se distinguent immédiatement : la *verticalité* (1, 2, 3, 4, 5, 11, 13, 17, 18, 19), le *monumental* et le *gigantesque* (1, 2, 10, 11, 14, 17, 19), la *blancheur* (4, 5, 6, 10, 12, 13, 18), la *personnification* (3, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 18, 19) et, enfin, la *magie* (7, 8, 9). Dans la caractérisation des Rocheuses, contrairement à celle des prairies, le texte de Genevoix fait montre d'une structuration rigoureuse. Est-ce à dire que l'auteur a été plus frappé par les montagnes? Ou bien est-ce parce qu'il y a passé davantage de temps? Ou est-ce parce que les montagnes ne peuvent en aucun cas rappeler la Sologne contrairement à une rivière, par exemple?

Conclusion

Genevoix lui-même, dans *Trente mille jours*, laisserait entendre que la facture des évocations et des descriptions pour lesquelles il fut célébré, à juste titre, découlerait d'un choix esthétique plutôt que d'un attachement à la réalité décrite. Afin d'illustrer son propos, Genevoix raconte une anecdote au sujet des peintres Vlamincq et Derain :

Au temps de leur jeune amitié, Derain et lui [Vlamincq] peignaient côte à côte, jugeaient réciproquement leurs toiles et ne ménageaient pas leurs mots. Ainsi lors d'un voyage commun dans le Midi : « C'est bien, très bien, dit Vlamincq devant un Derain frais éclos. Mais curieusement, mon vieux, on dirait que tu peins pour les futurs musées de province. » Et Derain, juge à son tour devant un fulgurant Vlamincq : « C'est bien, très bien, mon bonhomme. Mais c'est curieux : tu viens travailler dans le Midi, et tu attends pour peindre que ça ressemble à Chaton [près de Paris où les deux peintres habitaient]¹⁶».

Et Genevoix d'ajouter alors :

Grand voyageur sur le tard, ma quarantième année révolue, d'Israël au Mexique, du Canada au Nigéria, ai-je attendu pour écrire « que ça ressemble aux Vernelles [en Sologne] » ? J'espère que oui, au sens où l'entendait Derain¹⁷.

L'écriture de Genevoix participerait donc d'un choix esthétique. La représentation, l'effet de sens « réalité » seraient moins sa préoccupation fondamentale que la conscience d'une esthétique qui transcenderait les frontières, les spécificités d'un paysage, les particularismes régionaux pour tendre vers l'universalisme. Pour Genevoix, l'évocation d'un paysage est avant tout symbolique, symbolique d'une certaine idée du monde, d'un monde avant que l'homme ne le pollue, ne l'endommage, ne le détruise. C'est ainsi que Gérard Spiteri a pu qualifier Genevoix de « romancier écologique¹⁸».

Par conséquent, si Maurice Genevoix tend parfois à sombrer dans les lieux communs lorsqu'il évoque les vastes espaces de l'Ouest canadien, ses descriptions des Rocheuses attestent de sa vision universelle d'une planète où la nature est, en fin de compte, ce qui sauvegarde l'authenticité humaine.

BIBLIOGRAPHIE

BONNEFOY, C., T. CARTANO et D. OSTER, *Dictionnaire de la littérature française contemporaine*, Paris, Éditions universitaires Jean-Pierre Delarge, 1977.

GENEVOIX, Maurice, *Canada*, Paris, Flammarion, 1943.

——, *Éva Charlebois*, Québec, Flammarion, édition spéciale, 1981.

——, *Laframboise et Bellehumeur*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1943.

——, *Raboliot*, Paris, Grasset, 1925 (Livres de Poche, 1971).

——, *Trente mille jours*, Paris, Seuil, 1980.

GREIMAS, A.J., *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

GREIMAS, A.J. et J. COURTÉS, *Sémiotique — Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979.

GROULX, Lionel, *L'Appel de la race*, Montréal, Fides, 1956.

MOCQUAIS, Pierre-Yves, « La Prairie et son traitement dans les œuvres de Gabrielle Roy et Sinclair Ross », dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, Regina, Centre d'études bilingues, Université de Regina, 1984, p. 151-168.

——, « Structuration sémantique dans l'œuvre de Gabrielle Roy — l'exemple des lexèmes "prairie" et "plaine" » (article à paraître).

ROY, Gabrielle, *Fragiles Lumières de la terre*, Montréal, Quinze, 1978.

——, *La Montagne secrète*, Montréal, Beauchemin, 1962.

——, *La Petite Poule d'eau*, Montréal, Beauchemin, 1960.

——, *La Route d'Altamont*, Montréal, HMH, coll. « l'Arbre », 1969.

——, *Rue Deschambault*, Montréal, Stanké, coll. « 10/10 », 1980.

——, *Un Jardin au bout du monde et autres nouvelles*, Montréal, Beauchemin, 1975.

NOTES

1. *Trente mille jours*, p. 242.
2. *Canada*, p. 5.
3. *Canada*, p. 191-193.
4. Gérard Spiteri, article sur Maurice Genevoix, *Dictionnaire de littérature française contemporaine*, p. 156.
5. *Ibid.*
6. « On entend par ancrage historique la mise en place, lors de l'instance de la figurativisation du discours, d'un ensemble d'indices spatio-temporels et, plus particulièrement, de toponymes et de chrononymes, visant à constituer le simulacre d'un référent externe et à produire l'effet de sens "réalité" » (Greimas et Courtés, *Sémiotique — Dictionnaire rai-*

- sonné de la théorie du langage*, p. 15).
7. Si la catégorie des embrayeurs nous intéresse ici, c'est parce que, « à l'inverse du débrayage qui est l'expulsion hors de l'instance de l'énonciation, des termes catégoriques servant de support à l'énoncé, l'embrayage désigne l'effet de retour à l'énonciation, produit par la suspension de l'opposition entre certains termes des catégories de la personne et/ou de l'espace et/ou du temps, ainsi que par la dénégation de l'instance de l'énoncé » (*ibid.* p. 119). En d'autres termes, si le « débrayage [...] a pour effet de référentialiser l'instance à partir de laquelle il est opéré » (*ibid.*

- p. 121), l'embrayage représente une tension vers « l'effacement de toute trace du discours » (*ibid.*, p. 119), l'embrayage « produit une dé-référentialisation de l'énoncé qu'il affecte : ainsi la description de la nature se transforme en "état d'âme" [...] cesse d'être une suite d'"événements" pour devenir une organisation figurative de "souvenirs"... » (*ibid.*, p. 121).
8. « Les toponymes, comme désignation des espaces par des noms propres, font partie de la sous-composante onomastique de la figurativisation. Jointes aux anthroponymes et aux chrononymes, ils permettent un ancrage historique visant à constituer le simulacre d'un référent

externe et à produire l'effet de sens "réalité". » (*Ibid.*, p. 397)

9. « ... le terme de chrononyme [désigne] les durées dénommées (telles que "journée", "printemps", "promenade", etc.)... » (*Ibid.*, p. 37)

10. « Les anthroponymes — en tant que dénominations d'acteurs par des noms propres — font partie de la sous-composante onomastique de la figurativisation. » (*Ibid.*, p. 16)

11. La pagination entre parenthèses renvoie à *Éva Charlebois*.

12. Les renvois aux deux ouvrages se distinguent par les initiales soulignées des deux romans, suivies du numéro de la page: É.C. pour *Éva Charlebois* et R.R. pour *Rémi des Rauches*.

13. Voir *Sémantique structurale*, p. 141-171.

14. *Ibid.*, p. 158-171.

15. Voir Mocquais, « La prairie et son traitement dans les

œuvres de Gabrielle Roy et Sinclair Ross » et « Structuration sémantique dans l'œuvre de Gabrielle Roy — l'exemple des lexèmes "prairie" et "plaine" ».

16. *Trente mille jours*, p. 242.

17. *Id.*

18. *Dictionnaire de la littérature française contemporaine*, p. 156.